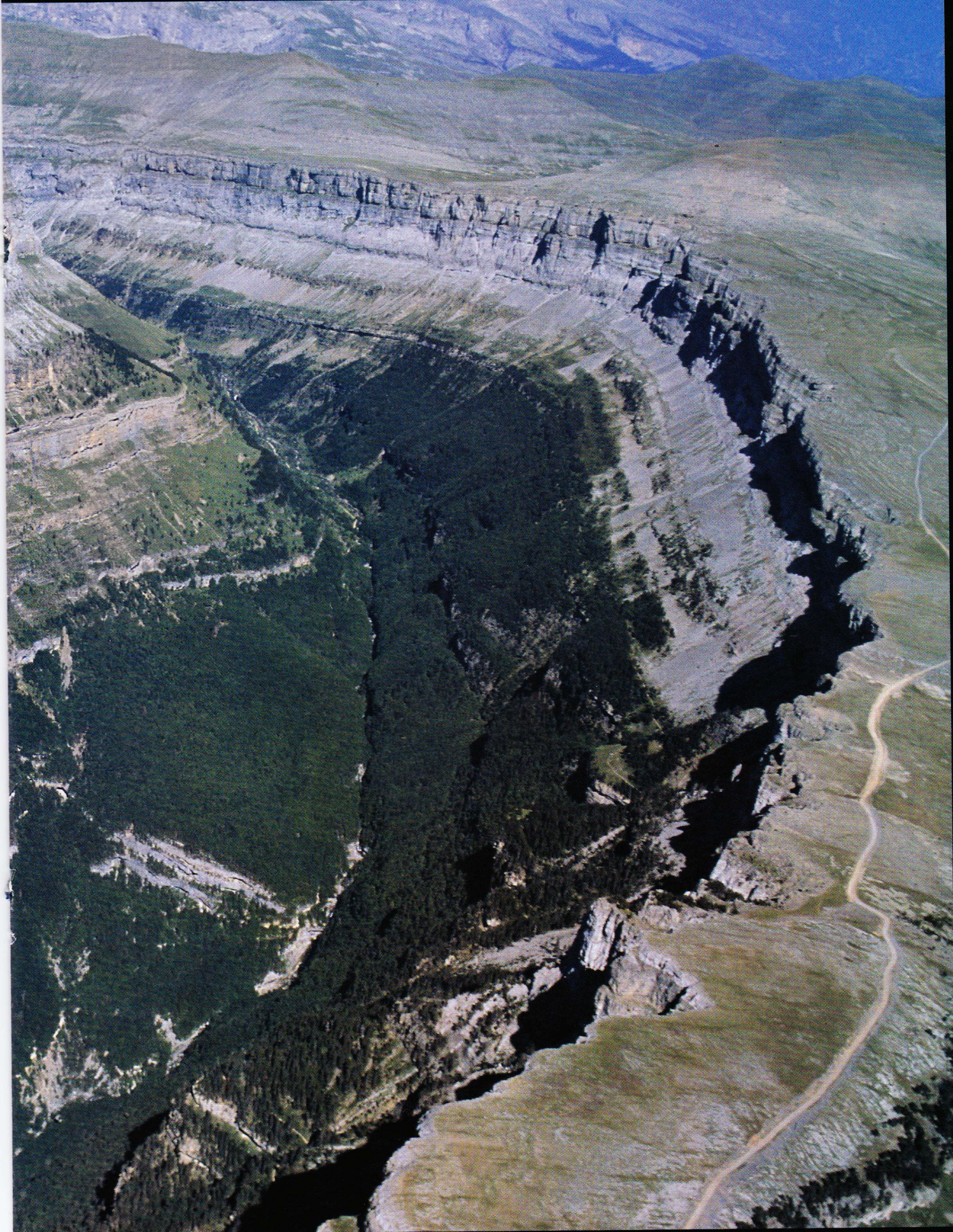








*Petit pincement d'émotion
au moment de franchir
la cicatrice de la faille d'Asnicle,
au pied du mont Perdu.*

Cavale Aragonaise

Fin juillet, Marc Boyer et Jérôme Maupoint se sont lancés en vol bivouac au gré du vent, quatre jours d'émerveillement et de lutte sur le versant espagnol de la chaîne des Pyrénées centrales.

Texte et photos : Jérôme Maupoint



*Au fil des jours
l'attention
s'écarte de
l'objectif initial
et le chemin
lui-même
devient source
de bonheur.*

Le sommet de la Cumetta est un grand dôme pelé, un champ de pierres. C'est là, à 2 500 m, sur les hauteurs de Sort que nous avons installé notre quatrième bivouac, seuls en montagne. Le vent d'ouest, déjà soutenu hier, n'a pas baissé dans la nuit. Les rafales font siffler les murs de lauzes de notre abri de fortune. Il est 5h45, l'horizon rougit au loin derrière les sommets d'Andorre ; je sors répondre aux appels de la nature. « C'est peut-être notre dernière grâce matinée en montagne » me dis-je en retournant dans les plumes. Voler ensemble coûte que coûte, atterrir au même endroit, choisir un bon lieu de bivouac, ne pas descendre en vallée, telle est la devise que nous partageons, Marc et moi, depuis notre départ en vagabondage sans carte et sans électronique.

Traversée de géante

L'aventure commence le 20 juillet au nord-ouest de la ville de Jaca, au pied du Bisaurin, un gros bastion calcaire qui marque l'extrémité ouest de la chaîne centrale des Pyrénées. Nous bouclons les sacs sur le parking du

refuge Lizara à 1 550 m en partageant cinq jours de vivres. Avec 17 kg chacun sur les épaules et un soleil de plomb, il nous faut deux bonnes heures pour atteindre la croupe herbeuse d'O'Bozo, à 2 100 m. Ses pentes sud-ouest sont une pure invitation à l'envol et pourtant, pas question de se précipiter. Avant de sortir les ailes, nous observons longuement les vautours afin de repérer les meilleures ascendances. A 14h30, quelques barbules clignotent à des altitudes vertigineuses, mais il n'y a pas l'ombre d'un cumulus. Le long des pentes, le thermique siffle et ronfle par intermittence. Nous avons étalé nos ailes sur le bord d'une gigantesque marmite en ébullition. Il est urgent d'attendre un moment opportun pour lever l'ancre et échapper aux nombreuses turbulences qui rôdent près du relief. L'ascendance nous happe enfin et la crête d'O'Bozo s'éloigne à chaque tour. Quand nos trajectoires s'élargissent, vers 2 800 mètres, nous prenons conscience du décor. Au nord, la vallée d'Aspe, verte et étroite, contraste avec les terres cuites et jaunies des plaines qui s'étendent autour de Jaca, au sud. Le premier plafond réalisé sur le pic d'Aspe permet d'apprécier la dérive favorable à notre route. Nous filons confortablement vers



Le règlement du parc national d'Ordesa interdit de s'aventurer au-delà du canyon d'Arazas.

la Pena Collarada, installés en orbite. La brise de la vallée de Canfranc n'offre aucune résistance, pourtant, pas question de se laisser distraire en abordant la Collarada. Le jeu consiste à lire la montagne sans se laisser griser par l'angle de vue inhabituel. La « grande molaire » reconnaissable du pic du Midi d'Ossau dévoile son meilleur profil. Mais le vent n'attend pas, nous voilà poussés malgré nous vers la Tendenera, pas besoin de GPS pour savoir que les kilomètres défilent. Chaque glissade permet de franchir une dizaine de kilomètres et laisse le temps d'échanger nos impressions par radio ainsi que nos réflexions sur la route à suivre. Tel un commandant de 747 soucieux du bien-être de ses passagers, Marc m'annonce le sommet du Vignemale point culminant des Pyrénées françaises - sur notre gauche, et, droit devant, le canyon d'Arazas et le mont Perdu, où trône le seul nuage de la chaîne. A ce moment du vol, je n'ai pas assez d'une paire d'yeux pour satisfaire la soif de photographier notre cavale et le désir d'observer tous les détails de ce vol kaléidoscope. Le froid se fait sentir, je tente d'enfiler un cache-col après avoir accroché mon casque à l'élévateur, mais un truc se coince et je vole en aveugle, freins lâchés et chahuté par quelques soubresauts.

- « T'as péti les plombs ou quoi, tu files plein nord, reviens ! » me gueule Marc. Je me replace dans son sillage avec quelques centaines de mètres de retard, une brouille qui aurait pu dérégler tout le vol. S'il chope un missile devant moi, je risque de le manquer en arrivant trop tard et inversement. Voler ensemble nécessite une certaine rigueur, une grande complicité et des ailes aux performances très proches. Notre but n'est pas de voler vite mais de saisir les ascendances au même moment et les enrouler en vis-à-vis. A tour de rôle, nous laissons filer de gros noyaux, mais c'est le prix à payer pour faire des images à la hauteur de nos émotions. Voler de concert réduit considérablement la notion d'engagement sur un vol d'une telle ampleur, en 50 kilomètres nous n'avons aperçu aucun aéronef,

pas même un planeur ! Tant que nous volons sur ce rythme de sénateur à plus de 3 000 mètres, tout va bien. Mais si l'un de nous visite des contrées plus hostiles, la radio et la possibilité de surveiller l'autre seront déterminantes pour le mental.

Jeu interdit

Les 20 kilomètres de crête de la Tendenera sont avalés en deux thermiques mais le vent de nord-ouest nous écarte des crêtes. Le cheminement consiste donc à récolter les grosses ascendances générées par les contreforts des hauts reliefs. En effet, en plein été, avec un soleil « très haut » les dômes en pente douce et les combes ont un rendement thermique supérieur aux parois verticales des hautes montagnes. Les quelques cumulus flirtant avec les 4 000 m et nous semblaient inaccessibles deux heures plus tôt, mais ils sont maintenant à portée d'aile. La tentation est grande de se rapprocher de la célèbre brèche de Roland. Pourtant, les imposants versants du flanc sud du canyon d'Arazas s'avèrent un choix plus sûr et la seule route autorisée. Alors que des centaines de randonneurs arpentent quotidiennement les sentiers du parc national d'Ordesa, le survol du canyon est sévèrement contrôlé. Je n'ose imaginer le prix à payer pour un atterrissage en parapente au milieu d'une prairie de Lys orangés et autres espèces protégées ! Prudemment, nous avançons sur la face sud de La Cuta. Nos varicos font des vocalises inhabituelles tandis que les ailes respirent et se tordent sous la violence des rafales thermiques.

En vol bivouac, il faut savoir prendre et apprécier ce que le ciel nous offre.

Plus loin, nous naviguons bord à bord au-dessus des balcons du fleuve minéral. Cette incursion au cœur de la chaîne est un chemin à sens unique car les brises interdisent de faire marche arrière. L'unique porte de sortie est un petit nuage perché vers 3 800 mètres, en avant de la trilogie Marboré - Cylindre - mont Perdu. A l'aise dans cette immensité, Marc disparaît sous mes yeux dans une bulle extra-terrestre. En rejoignant la zone du déclenchement, je ne récolte que des turbulences contre lesquelles je suis désarmé. En moins de trois minutes, nous voilà séparés de plus de 1 000 mètres d'altitude. Après une longue dérive aux allures de perdition à seulement 2 800 m, des bouffées presque « automnales » me montrent la sortie en me permettant de dériver vers un gros ascenseur. Marc vient caler sa plume en face de la mienne et nous montons au plafond en parfaite synchronisation pour le plus gros gain de la journée : 3 700 m. Sous nos



En raison de la sécheresse de l'été, pas le moindre cumulus sur la crête de Tendenera ni sur le massif du Vignemale au fond.

Douce incertitude des bivouacs, tantôt en refuge, tantôt à la belle étoile.



Les thermiques du pic d'Aspe permettent de se faire satelliser au-dessus de la vallée de Caufranc



pieds, la faille abyssale d'Aniscle accentue encore le vide. Cap sur la Pena Montanesa, à 25 kilomètres, à l'entrée de la vallée de Bielsa ! Si nous atteignons cette longue dorsale, ce sera l'heure de la restit' et un ticket gratuit pour Castejon de Sos, haut lieu du vol libre. Mais en parapente, les choses se compliquent toujours au moment où elles semblent acquises. La Pena Montanesa nous réserve un cocktail de turbulences, amère surprise après quatre heures de vol et 100 kilomètres au compteur.

Bivouacs

Le vent de nord-ouest désorganise les ascendances et nous oblige à fuir ; il est temps de penser au bivouac. Au lieu de glisser en finesse vers un fond de vallée, nous écourtons le plané final et visons le sommet de la montagne de Zervin au nord de Campo. Marc connaît une cabane de berger qui fera un bon logis. En vol, on comprend vite que l'eau est un facteur crucial car en dessous de 2 800 mètres, il ne reste aucun névé sur la haute chaîne. Le faible enneigement hivernal et l'absence de pluies depuis le mois de mars expliquent la sécheresse exceptionnelle qu'a connue l'ensemble de l'Espagne cet été. En montagne, les sources sont à sec et, en vallée, les torrents sont réduits à de simples filets d'eau. Afin de ne pas trop nous charger, nous n'avons emmené que deux litres chacun. Ce soir, nous suivons les traces de moutons en espérant trouver une source. Mais un garde forestier rencontré par hasard nous explique que les bêtes descendent boire 800 mètres plus bas ! L'homme nous fait cadeau d'un litre et demi d'eau avant de redescendre en vallée. Il y a un bon dieu pour les vagabonds des airs !

Le ciel a changé d'humeur pendant la nuit. La stabilité des basses couches retarde le départ mais c'est le vent

qui s'avère le principal ennemi. A 2 000 mètres d'altitude, au sud de Castejon-de-Sos, le vent d'ouest trop fort freine nos ambitions. Nous enroulons des thermiques horizontaux peu rassurants. Jugeant qu'il ne s'agit pas d'une journée à mettre un parapente dehors, nous fuyons au plus vite vers le col des Fades à 1 400 m. Après avoir caché nos fardeaux dans un bosquet, nous tendons le pouce pour rejoindre le village de Laspaulès. Un quart d'heure plus tard, nous sommes devant une assiette de lapin en sauce et de la bière fraîche. Nous commençons à marcher en soirée afin de profiter de la fraîcheur et de se rapprocher d'un sommet pour le prochain décollage. Vers 1 800 mètres, nous posons le camp au milieu des genêts, à nouveau seuls en pleine nature. La magie des lieux nous suffit et compense l'absence de replat pour dormir.

Combat inégal

Le lendemain matin, nous avalons 500 mètres de dénivélé avant de décoller de la Tuquetta d'Arcamorus, à l'est de Castejon de Sos. Le vent a faibli mais laisse place aux sur-développements. Alors que nous peinons à nous rejoindre en vol, une grosse erreur de lecture du ciel me coûte une longue descente aux enfers de 2 000 m. Un nuage abordé du mauvais côté et voilà Marc qui papillonne à 3 400 m alors que je me bagarre à 200 mètres du sol. Je perds évidemment quelques plumes dans cette lutte pour remonter, mais pas question d'abdiquer, cette fois. Un cumulus d'encyclopédie nous attend au-dessus de Vilaller puis les kilomètres s'enfilent. Nous longeons le parc national d'Aigüestortes par le sud, les conditions sont musclées. Le massif aux 1000 lacs est dans l'ombre, le boîtier-photo reste au chaud. Les replats des pistes de Boï Taull sont délicats

à négocier car l'ombre gagne du terrain, puis nous sortons entre les congestus. Nous sommes 25 kilomètres au nord de la grande crête d'Ager. Il n'y a pas d'urgence mais j'ai la sensation de voler avec le « feu au derrière ». Le ciel est oppressant, je cogite sous mon casque tandis que mon embarcation prend l'eau. Le col de Llessui sur lequel nous faisons cap est surmonté d'une énorme confluence qui soulève presque les lauzes. Il faut impérativement monter aux barbules pour traverser vers la Torre del Orri. Il n'est que 15 h, mais je refuse ce combat inégal, pour nous, voler doit rester un plaisir ! Les alpages de la Cumetta et ses sources nous accueillent pour un bivouac « 3 étoiles » sous un orri. Un épais matelas d'herbes grasses arrachées à la nature permet d'améliorer ce nid douillet. L'orage est à nos trousses et éclate moins d'une heure plus tard. Quelques opérations d'étanchéité sont nécessaires sur la toiture afin de passer la nuit au sec. Au menu de ce soir : une soupe marocaine, du riz basmati et des fruits secs à la lueur de la bougie. Ah, la belle vie !

Fin de cavale

Malgré la compagnie des blattes, nous apprécions d'autant plus ce bivouac que l'humidité règne à l'extérieur. Après les orages de la nuit, le ciel est nettoyé. Bientôt, l'évaporation enveloppe l'orri d'un nuage presque palpable. Nous levons le camp doucement et attaquons les 700 mètres qui mènent au sommet de la Cumetta. Perdu dans mes pensées, marchant un pied devant l'autre, je prends conscience du bonheur du vol bivouac et de la vie en pleine montagne. Ce plaisir, c'est d'avoir tout simplement le temps, trimbaler son balluchon et apprécier ce que le ciel nous offre. Un fort vent d'ouest nous souhaite la bienvenue au sommet. C'est un champ de pierres. Un point géodésique effondré sert d'abord d'étendage pour nos affaires humides. Nous bougeons quelques lauzes pour nous asseoir confortablement puis d'autres afin de rehausser le muret qui peut encore servir de coupe-vent. Sans le savoir, nous sommes déjà à l'œuvre pour préparer notre bivouac du jour. Quatre heures plus tard, trois murs de plus d'un mètre de haut et de 50 cm d'épaisseur nous protègent des rafales.

Pas question de se contenter de biscuits et de fruits secs sous prétexte qu'il n'y a plus de gaz. Notre seconde mission consiste à redescendre de 500 mètres pour trouver du petit bois. Nous remplissons deux gros sacs de branchages bien secs et repérons des sources précieuses. A l'heure de la soupe, les rafales de vent ne faiblissent pas. La suite de ce vagabondage relève de la retraite, nos cinq jours de vivres sont presque consommés et le vent d'ouest amène une dépression océanique... ça sent la fin de cavale. ●

Notes :

Vols réalisés sous Advance Sigma 6. 22 et Gin Zoom Race 24.

Remerciements à Serge Goronflot pour la récup.



Rien de mieux qu'un orri, cabane de bergers en pierres sèches pour s'abriter du vent

Au matin du 5^{ème} jour, le fort vent d'ouest qui souffle sur le dôme de la Cumetta signale la fin du voyage